

5 avril. — Le Pacha commence à ouvrir les yeux. Il a réuni les gens de sa maison, 51 domestiques, gardes, officiers d'ordonnance, etc., qui lui étaient restés fort attachés jusqu'à présent, et leur a demandé s'ils consentiraient à l'accompagner le 10 avril. Tous ont refusé, à l'exception de 4; ils attendent leurs « frères », disent-ils.

L'un de ces quatre « fidèles » a crûment déclaré d'ailleurs qu'il suivrait son maître uniquement pour s'emparer d'une petite fille que Casati lui refusait; aussitôt qu'elle serait en sa possession, il rejoindrait ses frères à Kavalli.

Je demandai à Emin quels droits Casati avait sur cette enfant, d'un noir très intense et âgée d'environ cinq ans. Il me raconta que, quelques années auparavant, en partant pour l'Ounyoro, où il allait représenter le Pacha, Casati l'avait prié de lui trouver une cuisinière. Pendant son séjour chez lui, celle-ci mit au monde cette fillette, qu'elle avait eue d'un soldat soudanais. Casati garda l'enfant et s'y attacha. Elle l'amusait par son joli babil et égayait sa solitude. Quand l'Italien fut expulsé de l'Ounyoro par Kabba Réga, le mari réclama sa femme et aussi la fillette, qu'il désavouait pourtant pour sienne. Casati ne voulut pas lui livrer la petite et s'y est toujours obstinément refusé.

Le Pacha craint que le soldat ne nourrisse quelque sinistre dessein contre Casati et déplore l'attachement presque morbide de ce dernier pour tous ses domestiques mâles et femelles. Mais il a de la répugnance à user de son autorité vis-à-vis de Casati, son ami fidèle et si longtemps son hôte, et regrette qu'il ne veuille pas suivre ses conseils. — Cette conversation avait lieu entre 5 heures 30 et 6 heures 30 du soir.

Une heure plus tard, flânant devant ma tente au clair de lune, j'entendis une voix furieuse lancer en arabe toutes sortes d'imprécations gutturales, parmi lesquelles je distinguai mon nom et celui du Pacha fréquemment répétés. Ces bordées d'injures se terminaient par des exclamations comme celles-ci : « Assez! — Assez! » Et d'autres répondaient d'un ton caressant : « Au nom du Prophète! — Aie patience! — Calme-toi! » etc. Puis enfin la voix du Pacha, s'élevant haute et ferme : « Qu'y a-t-il donc? Paix! te dis-je. Je t'ordonne de te taire! Va trouver M. Stanley; sa tente n'est pas loin. Va! »

Alors Mohammed Effendi, mécanicien, un Égyptien à la peau claire, et qui ne manquait pas d'une certaine beauté, se précipita vers moi, suivi par une foule compacte, et versa à mon oreille, c'est bien le mot, des flots de paroles inspirées par la jalousie et entremêlées d'accusations malveillantes. Sa femme, me dit-il, sa femme légitime, épousée à Khartoum, était entrée treize mois auparavant, et avec sa permission, au service du Pacha. Emin l'avait prise comme bonne de la petite Férida, sa fille, après la mort de sa mère, une Abyssine. D'abord sa femme trouvait le temps de soigner l'enfant et de s'occuper de son mari; mais, depuis six mois, elle lui était devenue complètement étrangère et le traitait fort mal chaque fois qu'ils se rencontraient. Ces dernières vingt-quatre heures, il lui avait envoyé force messages, qu'elle avait tous rejetés avec dédain.

En avait-elle le droit? Ne lui ferait-on pas justice?

« Vraiment, mon ami, ce n'est pas à moi de régler affaire aussi délicate. As-tu prié le Pacha d'intervenir? Ta femme faisant partie de sa maison, c'est à lui qu'il faut s'adresser et non à moi.

— M'adresser à lui? Si tu ne veux pas me faire justice, je vais le tuer; je vais tuer ma femme ou bien je vais me tuer. Certainement, je ferai quelque malheur! »

Il partit bruyamment, proférant des menaces, braillant si haut que tout le camp l'entendait.

Je me demandais ce que tout cela voulait dire, quand une forme blanche se glissa vers ma tente, une femme, on le voyait à ses vêtements.

« Qui va là? »

— La femme de Mohammed Effendi.

— Au nom de Dieu! qu'as-tu à faire chez moi?

— Je veux que tu m'entendes. Mohammed t'a raconté son histoire, tu dois écouter la mienne.

— Le Pacha t'a-t-il permis de venir? »

Le Pacha donna la permission; M. Jephson et le D^r Parke introduisirent la suppliante : « Parle, je t'écoute! »

La belle s'était accroupie, une masse blanche, dans le coin le plus obscur de ma tente, où brûlait une seule chandelle. Un parfum subtil d'essence de roses de Chiraz ou de Stamboul se répandit dans l'air et j'entendis une voix pure et délicate,

articulant si nettement chaque syllabe d'arabe, qu'il me semblait comprendre tout son discours. En quinze jours une pareille voix aurait fait de moi un parfait arabisant.

Son histoire était à l'effet d'établir qu'elle détestait cordialement son mari, une brute païenne indigne de l'approcher : il avait déchiré sa robe; il l'avait pillée, battue, lui avait même à demi fendu la tête un certain jour. Elle n'aurait plus jamais, non jamais ! rien à faire avec lui !

— C'est tout ?

— Oui.

— Serour, ramène-la chez le Pacha. »

Quelques secondes après, le Pacha vint me demander un moment d'entretien. Autorisée par son mari, cette femme était devenue la bonne de sa petite fille; il la payait largement en étoffes, que le mari lui arrachait aussitôt; il la battait sans pitié, et plusieurs fois elle avait prié Emin d'intervenir. Le mari avait accepté ses observations en silence, et lui n'avait pas la moindre idée que cet homme fût jaloux, jusqu'au moment où il avait entendu la voix furieuse du Soudanais menaçant de la tuer; donc il se voyait obligé de recourir à ma protection, car, dans un accès de folie, ce forcené pourrait bien égorger quelqu'un.

« Me remettez-vous cette affaire dans les mains ?

— Certainement.

— Alors, je vous prie de rentrer dans votre logis. Des gardes seront placés à chacune de vos portes, et je garantis la sûreté de tous ceux qui l'habitent. Je verrai Mohammed et vous ferai connaître avant ce soir les mesures que j'aurai prises. »

Le Pacha sortit et Mohammed fut appelé.

Il m'affirma n'avoir pas l'intention de priver la petite Férida des soins de sa femme; il demandait simplement qu'elle vint le voir de temps à autre, et se conduisît avec lui comme doit le faire toute épouse fidèle.

« Si tu veux prendre certains engagements, je ferai mon possible pour ramener ta femme à la raison; mais, avant tout, il faut te présenter demain matin chez le Pacha et lui faire des excuses pour ta honteuse conduite de ce soir. Ne m'interromps pas, je sais que tu as été poussé à cette inconvenance par les amis, le D^r Vita Hassan, Bassili Effendi, et autres. Mais

que je n'entende plus un mot cette nuit ! Rentre tranquillement chez toi. Demain, nous nous reverrons. »

Ce soir un courrier est arrivé de Ouadelaï. Tout va au plus mal et un grand désordre règne dans cette station.

4 avril. — A 8 heures du matin, j'allai chez le Pacha avec le mécanicien. Emin voulut bien agréer les humbles excuses de cet homme, dont la physionomie démentait les paroles de soumission. Mohammed, d'après ma demande, autorisait sa femme à se rendre chez le Pacha depuis la première heure du jour jusqu'à celle où l'enfant était mise au lit; le Pacha consentit.

« Mohammed, voici maintenant ce à quoi tu dois t'engager :

« Ta femme restera au service de Férida toute la journée. Elle ne rentrera chez toi que le soleil couché.

« Tu ne la battras jamais.

« Ses effets personnels resteront chez le Pacha; tu lui devras secours et protection pendant la marche; au camp, elle reprendra son service auprès de Férida; tu ne pourras, à moins de maladie, la déranger sous aucun prétexte.

« En considération de ses services, le Pacha devra nourrir, vêtir et faire porter ta femme pendant les marches. »

Le Pacha et Mohammed acquiescèrent.

La femme fut appelée; le Pacha lui traduisit mot pour mot chacune des conditions. De colère, en les entendant, elle rejeta son voile et, en l'absence de toute attraction d'une nature plus relevée, elle me parut extrêmement belle avec ses grands yeux noirs splendides. Sa physionomie offrait le cachet des femmes du Caire. La chambre était emplie du parfum que dégageait la robe de mousseline d'un blanc immaculé sous laquelle en transparaisait une autre rouge écarlate. Dans toute l'Afrique sauvée je n'avais rien vu qui pût lui être comparé.

La traduction une fois terminée, elle cria un énergique « Jamais ! » et se mit à apostropher son mari, qui attendait dans une attitude ridicule de fureur et de jalousie.

« Emmène-la, Mohammed ! »

Il lui ordonna de le suivre, mais elle s'y refusa dédaigneusement.

« Emmène-la, te dis-je ! »

Mohammed étendit la main pour la saisir, mais elle le re-

poussa en criant : « Jamais ! » et lançant des éclairs de ses beaux yeux de gazelle.

« Pacha, veuillez donc lui commander de partir ! »

De sa voix de baryton le Pacha lui intima l'ordre de suivre son mari. Elle ne bougea.

« Vous voyez qu'elle s'y refuse ! fit le Pacha. Que faire ? »

— Mon cher Pacha, la scène était prévue. Malgré son entêtement, il faut... il faut qu'elle suive son mari, et nous patienterons, quoi qu'il arrive, pourvu que son mari ne la maltraite pas. Veuillez, Pacha, lui commander une fois encore de suivre son époux, à moins qu'elle ne préfère être emmenée de force. »

Le Pacha réitéra son ordre. Après une seconde d'hésitation — on voyait qu'elle jugeait la force de nos volontés — elle quitta la tente, emportant avec elle le parfum délicieux de sa personne et le charme de sa présence.

« Cours après elle, Mohammed ! Mais si tu la frappes, ne serait-ce qu'avec une plume d'oiseau, elle te restera étrangère jusqu'en Égypte. Bonhomme, laisse-la crier, dût-elle choir pâmée. Un homme comme toi craindrait-il un peu de vent ? Traite-la avec égards pendant trois ou quatre jours. Elle désarmera, je te le garantis ! »

Voilà qu'après dix minutes, Mohammed reparait ; piteusement il s'écrie : « Elle est possédée par le diable. On n'en peut plus rien faire, elle déchire ses robes, se griffe la figure, comme si elle voulait détruire sa beauté pour toujours ! »

— C'est tout à fait ça, Mohammed, tout à fait ça. Va, ligotte-lui les poignets, les mains derrière le dos. Mais attache-la avec un sourire de confiance et des paroles d'apaisement, Mohammed. Aucune loi ne te le défend, Mohammed. Elle est ta légitime épouse, Mohammed. Mais ne la bats pas, ou tu serais une brute. »

Le mari s'en va, garrotte sans trop de cérémonie la belle récalcitrante. Elle, alors, de rugir et de se lamenter pendant une demi-heure. Les voisins accoururent pour la consoler, et lui conseiller de céder au mari ; il redeviendrait bon et tendre pourvu qu'elle lui rendît l'obéissance. « C'est pour t'aimer trop qu'il s'est mis en cet état. Va, si tu sais t'y prendre, il deviendra ton docile esclave ! » Sont-elles avisées, ces femmes !

Mais tous leurs conseils combinés et leurs rusées suggestions

valaient moins pour mater sa colère que la cordelette qui réduisait cette femme orgueilleuse à la plus complète impuissance en face du mari, gouailleur maintenant.

A trois heures, elle m'adressa un dolent message pour implorer sa mise en liberté ; il lui fut répondu sèchement que sur moi sa voix n'avait aucun pouvoir, ni sa beauté aucune séduction, et qu'elle eût à s'adresser à son mari. Effectivement, elle se retourna vers Mohammed. Traitable enfin, elle supplia son seigneur et maître de plaider en sa faveur, car les liens lui faisaient mal ; elle promettait d'être à l'avenir femme obéissante et soumise.

Et Mohammed de se représenter, la figure rayonnante de triomphe, n'ayant plus les rides jalouses qui la défiguraient naguère ; il intercède pour sa libération, qui lui est accordée, mais accompagnée de sages avis : ne pas laisser son amour dégénérer en faiblesse, garder le ton du commandement, et la tenir pendant quelques jours à distance austère. Sinon elle aurait bientôt regagné l'avantage.

La pénitente fut autorisée à reprendre son service accoutumé dans le ménage du Pacha. Le soir, elle retournait, tranquille et modeste, au logis conjugal. Que la paix abrite sous son aile ce ménage si troublé naguère. Amen !

5 avril. — Ce matin, j'apprends par Serour, un garçon monbottou de la maisonnée du Pacha, que deux seulement des domestiques veulent le suivre. Emin les ayant tous questionnés l'avant-veille, ils se sont consultés ; en fin de compte ils ont décidé qu'ils le laisseraient partir. Tous, tant qu'ils étaient, ont été de cet avis, ordonnances, gardes, employés et domestiques, à l'exception de Bilal et de lui, Serour.

« Et vous deux, êtes-vous vraiment décidés à l'accompagner ? »

— Je ne sais pas au juste. Si tous les amis restent, que ferai-je tout seul ?

— Il n'y a donc que Bilal qui soit bien résolu ?

— Que lui. »

A 10 h. 50, à l'appel, j'appris par Séli que les Zanzibari se racontaient qu'en divers endroits on avait tenté de voler leurs carabines, mais que leur vigilance avait frustré ces tentatives. Je fus bien aise d'apprendre que les Zanzibari avaient enfin compris qu'il importe de tenir le fusil à proximité, même

pendant la nuit. Le camp a le pressentiment que bientôt il y aura quelque chose. On chuchote dans les coins, on ne laisse pas surprendre certaines conversations. On sait que les domestiques du Pacha lui ont déclaré net qu'ils ne le suivraient point; on s'est aperçu que les Égyptiens d'ici adressent des paquets de correspondance aux Égyptiens de Ouadelaï, qui ont toujours leurs raisons pour ne pas partir, et que ceux de Ouadelaï répondent par des missives non moins volumineuses. Certains vous avisent d'être sur vos gardes avec les Égyptiens; on se rappelle la carabine volée par un officier, les hardies tentatives faites récemment pour en dérober d'autres. Tout cela prouve qu'un grand coup se prépare avant le départ.

Jusqu'à présent j'avais considéré le Pacha et sa suite comme des hôtes qu'il fallait traiter avec politesse et courtoisie; j'étais leur intendant, sauf en ce qui concernait le service d'intérieur et nos propres affaires. Nul jour ne s'est passé sans que mes officiers et moi n'ayons témoigné à l'ancien gouverneur les sentiments de respect et de sympathie qu'il nous inspirait; mais, il faut le reconnaître, Emin ne sait pas se faire obéir. Il n'a donné aucun ordre tant soit peu important qu'on ait suivi, il n'a fait aucune requête à laquelle on ait obtempéré. Nous nous désolions et nous nous impatientions de le constater; quand nous prenions la hardiesse d'en faire l'observation, il répondait du haut de son expérience, expérience de treize années, qui semblait le rendre infaillible. Mais, nos procédés courtois ayant fait penser que les autres blancs sont de même étoffe que leur Pacha, et ces Égyptiens s'attaquant à nos droits et libertés, il se faisait temps d'intervenir.

J'allai chez Emin. Le Pacha, qui mettait la dernière touche à des oiseaux qu'avait empaillés son secrétaire, se remonta dans sa dignité habituelle, et se prépara gravement à m'entendre.

« Emin Pacha, débutai-je, des courriers sont arrivés hier soir de Ouadelaï et Msoua. Ils ont apporté un gros paquet de missives écrites par Sélim Bey, des employés égyptiens et autres. Chaque lettre reçue raconte quelque désordre et quelque confusion nouvelle. Une demi-douzaine de factions s'entre-choquent. Un plumitif copte rapporte que tout le monde s'y perd, que personne ne semble savoir où l'on en est. — On a forcé les magasins du gouvernement; on y a puisé chacun suivant sa convenance: les officiers n'ont pu rien empêcher; Ouadelaï

ressemble à une maison de fous; Sélim Bey n'a pas encore commencé à embarquer sa propre famille; il a peu d'adhérents, et encore sont-ils indociles.

« Vos gens d'ici ont reçu plusieurs lettres de là-bas, et, par une concordance singulière, on a tenté cette nuit de voler nos armes. Trois fois on a pénétré dans les tentes des Zanzibari, essayant de subtiliser les carabines. Mais les Zanzibari avaient attaché leurs fusils à la ceinture: on ne pouvait y toucher sans les réveiller; les larrons ont détalé. Tandis que vous étiez à vos études et collections, j'avais l'œil au grain.

« Cinq nuits sont encore à passer avant le 10 avril. Une première tentative pour dérober nos armes n'a pas abouti, mais on essayera à nouveau et peut-être réussira-t-on; car ces gens sont des malins, je le reconnais, et il y a anguille sous roche. Certes, s'ils parviennent à me prendre seulement un fusil, le châtement sera sommaire, j'oublierai que vous me les avez amenés comme des hôtes. Cette extrémité, je voudrais l'éviter. Il m'en coûterait de verser le sang et de recourir à la violence; je voudrais, sauvegardant nos armes et munitions, effectuer notre départ tranquillement et paisiblement.

« Voici l'alternative que je propose :

« Vous sonnerez l'appel de vos Arabes et Soudanais, et vous les interrogerez en douceur pour savoir qui vous accompagne. Je renverrai les autres. Et s'ils n'obéissaient, j'emploierais la force. Mais comme ils méprisent nos Zanzibari, ils voudront peut-être résister. Dans un pays où il n'y a d'autre recours que l'appel aux armes, il faudra en venir aux mains, et nous en serions aux regrets.

« L'autre moyen me paraît plus pratique et serait plus pacifique. Donnez l'ordre d'empaqueter tranquillement votre bagage. A l'aube mes gens vous escorteront jusqu'à votre futur camp, que nous placerons à 5 kilomètres de mon quartier.

« Vous convoquerez par message ceux qui veulent vous accompagner. Ceux-là seront les bienvenus; mais nul autre n'approchera sous peine de mort.

— Hum! puis-je en référer à Casati?

— Non, monsieur! Casati n'a rien à redouter, ils ne lui en veulent pas. Il n'exerce pas les fonctions de gouverneur ou d'officier. Casati n'est qu'un voyageur. Il peut vous suivre le lendemain ou après, quand il lui plaira. Si on le retenait,